

Des larmes montèrent dans les yeux de la novice.

—Prenez l'enfant, Madeleine, et embrassez-la, continua la religieuse, je vous le permets. Ce sera votre acte d'adoption que votre premier baiser, ma chère petite.

Madeleine se baissa et couvrit son petit visage de baisers.

—Oh ! oui, murmura-t-elle, je l'aimerai . . .

Plus bas elle ajouta :

—Peut-être trop.

Puis s'adressant à la religieuse :

—Dans combien de temps nous la donnera-t-on demanda-t-elle.

—Dans cinq ans.

—Pas avant ?

—La règle s'y oppose

Madeleine murmura :

—C'est bien long.

Puis remettant la petite fille entre les mains de la Martine, elle disparut avec un soupir.

—C'est une novice ? demanda Mme Lureau.

—Et elle va se faire religieuse ?

—Je le crois !

—Et elle a vocation ? . . .

La religieuse eut sur son fin visage de Normande une indéchiffrable expression, très bonne cependant.

La vocation est une affaire de volonté, dit-elle, et Mlle de Boves qui est une courageuse créature a surtout la volonté d'être honnête. Avec cette idée, et le bien qui occupera son cœur, elle sera heureuse ici. Vcyons, Martine, ma fille, continua Mme Saint-Raphaël, n'aimeriez-vous pas mieux être converse chez nous que d'avoir eu toutes les épreuves que vous avez subies, sans compter celles que vous aurez encore à endurer ?

—J'ai été mère, balbutia la pauvre femme, et pendant douze ans, malgré tous mes chagrins, j'ai été heureuse ! . . . Mon fils était là ! . . . J'espérais que sa tendresse me payerait de tout. Que me faisait le reste !

La religieuse eût pu dire : Et depuis ? . . .

Elle ne le fit pas.

Elle sentait une plaie trop vive pour l'aviver encore.

—Mlle de Boves sera la mère de cette petite, dit-elle.

Et simplement elle discuta les conditions auxquelles la petite fille entrerait au monastère quand elle aurait ses cinq ans révolus.

Il fut convenu que la Martine, si son ouvrage le lui permettait, porterait quelquefois la fillette à ses futures mères, et on lui promit que lorsqu'elle serait pensionnaire de la maison, on lui laisserait voir autant qu'elle le voudrait.

III.—LA TRIPLE ALLIANCE

M. de Sauves et Adèle Chaniers avaient repris tout naturellement la direction de l'usine après le jugement qui rendait à Pierre son honneur et sa liberté.

L'ingénieur avait retrouvé sa maison admirablement tenue et administrée, les commandes en voie d'exécution ; les ouvriers disciplinés et animés du meilleur esprit.

Si ce n'eût été les deux grands portraits de plus, pendus dans le cabinet de travail, et au double bureau la place du malheureux Georges occupée par cette jeune femme si belle dans ses vêtements de veuve, on eût pu croire que rien n'était changé dans l'usine de la rue de Belleville.

En revenant des ateliers, où elle lui avait laissé, par délicatesse, faire sa première tournée tout seul, Pierre la trouva assise à cette place qui maintenant était celle d'Adèle, en train de dépouiller la correspondance du jour.

Il était horriblement pâle. De grosses larmes mal contenues gonflaient les paupières du jeune homme.

En le voyant avec le visage empreint d'un si profond bouleversement, que l'on pouvait croire à quelque mal subit, Mme Chaniers se trouva debout, aussitôt alarmée.

—Qu'as-tu ? balbutia-t-elle.

Pierre lui ouvrit ses bras.

Elle y tomba toute angoissée.

—Comme tu es vaillante ! murmura-t-il en la

pressant sur son cœur, et comme tu as été à la hauteur de ta tâche . . . Qui t'a donc donné ce courage et cette énergie ?

—Toi ! dit-elle en lui rendant ses baisers. En me guidant lorsque je n'étais encore qu'une enfant tu m'as fait comprendre que dans la vie une chose devait tout dominer : le devoir. Pour toi, pour ma fille, pour Robert, mon autre enfant, j'ai fait taire ma douleur dans cette horrible catastrophe, comme tu m'en avais donné l'exemple à la mort de Berthe, et j'ai essayé de t'imiter. Aujourd'hui je suis plus que ta sœur, j'ai mérité, je crois, d'être une amie.

—Oh ! oui, murmura-t-il, terrassé d'émotion, la plus intelligente et la meilleure des amies.

Elle l'entraîna vers un divan que l'on voyait contre le mur, en face même du portrait de Georges, et le fit asseoir, car les forces de Pierre étaient à bout.

—Une amie dont les conseils peuvent être suivis, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec une certaine insistance.

M. de Sauves la regarda un peu surpris.

—Oui, dit-il après quelques secondes, absolument suivis même.

—Bien. Alors, si je te supplie de me laisser entreprendre un grand voyage tu me le permettras ? Et si je t'affirme que je suis capable de me tirer de n'importe quelle difficulté, tu me croiras ?

Il tressaillit.

—Tu me fais peur, dit-il, que veux-tu donc faire ?

Adèle prit la main de son frère, et la serrant à la briser :

—J'ai eu deux amours au cœur, dit-elle gravement, mon mari et mon frère. L'un est mort, l'autre a été soupçonné dans son honneur. L'être abject qui est cause de cela vit et est peut-être heureux. J'ai juré de le trouver, de venger le mort et le vivant, je veux accomplir mon serment.

—Je t'approuve, répondit aussitôt Pierre. Et tes sentiments sont les miens. Mais ce n'est pas toi qui partiras, se sera moi.

—Pourquoi ?

—Tu le demandes ! Tu es une femme, il ne t'appartient pas de courir le monde.

—J'ai du courage et de la volonté, je réussirai.

—Non, si je te laissais partir, ce serait une lâcheté de ma part, c'est mon rôle à moi d'aller là-bas, et d'y réussir.

Pierre la regarda de ses yeux bruns étroits, où grâce à la résolution prise le calme et l'énergie étaient revenus :

—Courage, lui dit-il, nous sommes jeunes, et l'avenir est à nous ! . . .

Au bout de quelques secondes, il ajouta :

—Veux-tu m'être agréable ?

—En doutes-tu ?

—Ne parle de mon voyage à personne. Je partirai demain, disons à tout le monde que je vais me distraire un peu, veux-tu ?

—Certainement.

—Mais à tout le monde, même à Robert, même à Suzanne.

Adèle ouvrit des yeux énormes.

—Pourquoi Suzanne ? demanda-t-elle.

—Je ne le sais pas. Elle a eu un secret pour toi, celui de l'apparition, la nuit du crime. Crois-moi, ne lui confie rien.

—Ainsi, je ferai, si tu le désires. Mais je crois que tu as tort de te méfier d'elle.

Deux jours après, Pierre, sans avoir en effet rien dit à personne, pas plus à l'usine qu'à ses amis, s'embarquait à la gare de l'Ouest pour aller du Havre à Southampton, et de là, à New-York et à Philadelphie.

Adèle avait voulu l'accompagner jusqu'à son wagon, afin de rester avec lui le plus longtemps possible.

Quand elle rentra chez elle, Mme Chaniers trouva Suzanne qui l'attendait dans le vestibule.

—M. Pierre est parti ? lui demanda-t-elle très pâle, les dents serrées et les lèvres tremblantes.

—Oui, répondit la jeune femme un peu étonnée et fort embarrassée par la physionomie altérée de Suzanne Vergnes.

Celle-ci continua :

—Où est-il allé ?

En balbutiant, comme honteuse de son mensonge, Adèle répondit :

—En Normandie, régler la succession de Mme Lavarande.

—Ah ! Et après ?

—Comment après ?

—Oui, quand cette succession sera réglée que fera M. de Sauves ?

—Mais il reviendra ici, prendre la direction de l'usine, je suppose.

—En êtes-vous bien sûre ?

Adèle regarda la jeune fille toute étonnée.

—Etait-ce bien Suzanne qui lui parlait ainsi !

—Je ne te comprends pas, fit-elle, que veux-tu dire ? Explique-toi.

—Volontiers. M. Pierre n'est pas en Normandie. Il est parti pour Philadelphie.

Adèle tressaillit.

—Comment le sais-tu ? lui demanda-t-elle.

—Je n'ai pas écouté aux portes, répondit aussitôt Suzanne avec une certaine hauteur, ceci est au-dessous de moi. Mais ce serait bien mal connaître M. Pierre et vous, que de ne pas être sûre que le premier emploi de votre temps libre serait de courir après le meurtrier de M. Georges.

—Ah ! tu crois cela ?

—J'en suis certain. Mais une chose me désespère.

—Laquelle ?

—Vous n'avez plus confiance en moi. Alors il ne me reste qu'une chose à faire, m'en aller.

Adèle vit aussitôt le vide que lui causerait le départ de cette enfant naïve et droite qu'elle aimait bien plus comme une sœur que comme une inférieure, et qui de son côté, l'adorait.

—Toi, Suzanne, balbutia-t-elle, tu veux me quitter ? . . .

—Puisque vous vous cachez de moi, au point de mentir, vous, la droiture même, c'est que j'ai fait quelque chose de bien mal, c'est que je ne suis plus digne de partager votre vie.

—Tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis . . . Tu ne peux pas comprendre certaines choses.

—Quoi donc ?

—La prudence . . .

La jeune fille interrompit violemment Mme Chaniers.

—De quelle prudence, de quel mystère, de quelle discrétion voulez-vous parler, que je ne les aie d'avance compris et devinés ? Et qui réussira à venger M. Georges, celui qui est mort ; M. Pierre, celui qui a souffert, mon bienfaiteur à qui je dois tout, si ce n'est vous et moi, ensemble toutes les deux ?

Adèle fut frappée de la chaleur attendrie qu'elle mettait à parler de M. de Sauves.

Mais Suzanne, sans voir l'étonnement peint sur le visage de la jeune femme continua en s'exaltant :

—Qui voulez-vous qui le trouve, ce misérable, qui le cherche, qui le découvre si ce n'est pas vous et moi. M. de Sauves est trop honnête, trop naïf, il ne percera pas à jour les ruses dont il entoure sa présence là-bas . . . Il ne le dépistera pas comme le chien dépiste le gibier dans les bois ; il ne le reconnaîtra pas sous le déguisement dont à l'heure actuelle il couvre son infâme personnalité d'assassin, le brigand ! . . . Mais moi, croyez-vous que je ne retrouverai pas son regard gris et clair, sous n'importe qu'elle chevelure, au milieu de n'importe quel visage ! . . .

—Tais-toi, s'écria Adèle, effrayée de l'expression haineuse et méchante qu'avait la jeune fille d'ordinaire si douce et si bonne. Tais-toi, malheureuse enfant, car tu l'as aimé, ce maudit . . .

Elle éclata tout à fait.

—Non, dit-elle, ce n'est pas vrai . . . Je l'ai cru, mais mon cœur s'est mépris ! . . .

Adèle s'était redressée, sa taille élégante et si souple semblait avoir grandi son visage d'une beauté si suave avait revêtu un étrange cachet d'énergie et de volonté.

—Je crois à la justice de Dieu, dit-elle d'une voix solennelle, il n'est pas possible qu'il ne nous venge pas, nous qui n'avons jamais fait de mal à personne.

—Il nous vengera, mais à la condition que nous l'aillions, ajouta Suzanne. Pour moi, je le jure aussi, je le chercherai, celui qui vous a rendue veuve.